

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 40

Artikel: Souvenirs de jeunesse
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189975>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
 SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin
 MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en
 s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. —
 Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR
 2^{me} et 3^{me} séries.
 Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

UNE JOURNÉE A NEUCHÂTEL

Les abeilles.

II

L'exposition d'apiculture, non loin des pour-
 ceaux et des chèvres, me fit un agréable contraste.
 En effet, de tous les insectes connus, l'abeille est
 certainement l'un des plus intéressants et des plus
 utiles. Aussi la statistique accuse-t-elle, pour la
 Suisse, un chiffre de 208,000 ruches.

A côté de nombreux bocaux remplis d'un miel
 doré, limpide et brillant, ça remarquait une riche
 variété de modèles de ruches, de cadres à rayons,
 d'enfumeurs, de masques, de gants, etc., destinés à
 l'élève de l'abeille.

Pauvre petite bête ! comme on exploite ton travail
 assidu, comme on abuse de tes forces et de ton ac-
 tivité. Avec les vieilles ruches, ça n'allait pas assez
 vite, paraît-il ; de nouveaux engins sont venus,
 de nouvelles ruches, des cadres mobiles, des ex-
 tracteurs, qui permettent maintenant de t'enlever
 subitement et, aussitôt achevé, le fruit de tes la-
 beurs. On ne te laisse pas même le temps de jouir
 un instant de ton incomparable ouvrage !

N'importe, tu ne te lasses point. Aussitôt que le
 rayon aux cellules vides est remis en place, tu re-
 prends ta besogne avec la même ardeur, pour rem-
 plir de nouveau celles-ci de ton miel parfumé.

A ton sort on ne peut comparer que celui de la
 Municipalité de Lausanne, dont on veut démolir la
 grotte en voie de construction, mais sans exiger, il
 est vrai, qu'elle recommence ensuite son travail.

Comme on le sait, la qualité et la couleur des
 différents miels varient suivant les fleurs qui les
 ont fournis. Les miels du mont Ida, en Crète, de
 l'Hybla, en Sicile, de l'Hymète, en Grèce, ceux des
 îles Baléares, des environs de Narbonne ou de Cha-
 monix, doivent leur renommée aux plantes aroma-
 tiques qui croissent dans ces régions. En sorte
 qu'avec le système des rayons mobiles et la faci-
 lité d'enlever le miel très rapidement, on peut,
 suivant l'époque de la floraison de certaines plantes,
 recueillir à un moment donné des qualités de miel
 ayant chacune un goût et une teinte particuliers.

C'est par ce fait que, dans les réunions de dames
 désignées sous le nom de *thés*, on entendra des
 dialogues tels que celui-ci :

- Ma chère, un peu de miel d'esparcette.
- Merci, je n'en prendrai pas.

— Non !... et pourquoi ? Préférez-vous le sain-
 foïn ?...

On remarquait aussi à l'exposition d'apiculture
 quelques ruches habitées, placées au bord du lac,
 et n'ayant pour alentours que des enrochements, la
 grève et quelques noyers. Que diantre ces pauvres
 abeilles pouvaient-elles butiner dans ces parages ?..
 On les voyait aller, venir, inquiètes, soucieuses,
 cherchant en vain quelque nourriture. Ça faisait
 peine à voir !

Hélas ! je ne me doutais pas que, peu de temps
 après, je partagerais le même sort, ainsi que tant
 de visiteurs de l'exposition !

Avant de quitter les abeilles, que mes lecteurs me
 permettent de leur raconter comment, dans certain-
 es contrées de l'Amérique, où ces mouches à miel
 sont entièrement livrées à elles-mêmes, les sau-
 vages s'y prennent pour découvrir l'endroit où elles
 ont caché leur miel, dont ils sont très friands.

Lorsqu'un sauvage aperçoit, au bord d'une forêt,
 un certain nombre d'abeilles butinant sur les fleurs,
 il en prend plusieurs et les enferme dans un objet
 creux rempli de miel. Lorsqu'il juge qu'elles ont
 fait leur provision, il donne la liberté à l'une d'en-
 tr'elles, qui ne manque jamais alors de voler direc-
 tement vers l'arbre dont le tronc creusé renferme
 le trésor convoité. Le sauvage la suit du regard
 aussi loin que sa vue perçante le lui permet, et il se
 rend aussitôt à l'endroit où il a cessé de l'aperce-
 voir. Il ouvre de nouveau la boîte et continue ses
 observations, jusqu'au moment où une de ses abei-
 lles, rendue à la liberté, prend une direction direc-
 tement opposée à celle qu'ont suivie les précéden-
 tes. Le sauvage reconnaît alors qu'il a dépassé le
 but, mais qu'il doit en être très rapproché, et une
 dernière expérience lui fait enfin découvrir le nid
 si ingénieusement cherché.

(A suivre.)

L. M.

Souvenirs de jeunesse.

Qui n'aime, dans ses heures de solitude, à
 effeuiller quelque souvenir de jeunesse ? Qu'elles
 étaient délicieuses nos parties de campagne d'il y
 a quelque trente ans ! S'en fait-il encore de pa-
 reilles ? La misanthropie de ma cinquantaine vou-
 drait répondre non. — C'était un après-midi de juin ;
 on se mettait allègrement en route, une quinzaine
 de jeunes gens et autant de jeunes filles, sous
 l'égide bienveillante d'une ou deux mamans. En ce

temps-là, pas question de chemin de fer, le tronçon Yverdon-Lausanne, qui venait d'être mis en activité, n'existait pour nous qu'à titre de curiosité; on allait voir passer ou partir un train, comme aujourd'hui on est curieux d'assister à l'arrivée du prince Gaïtwar et de sa suite. C'était donc à pied qu'on franchissait les deux ou trois lieues, — excusez la vétusté du mot, mais j'y tiens, — au bout desquelles se trouvait notre but; et, croyez-le bien, elles n'étaient pas longues, ces trois lieues, ni fatigantes, surtout si on avait la chance de connaître quelque sentier ombreux, « où l'on ne marchait qu'à deux, » qui devait soi-disant abrégier la longueur du chemin.

On arrivait. C'était à B..., le pays de Cocagne des belles cerises noires; le cousin Abram, de l'ami Alfred, prévenu par la messagère, — vous savez, la Jeanne, qui faisait les commissions à la ville deux fois par semaine, — le cousin avait préparé, sur la pelouse de son plantureux verger, une table rustique chargée de quelques assiettes de cerises, pour les demoiselles, et d'un petit clairnet du cru pour les messieurs, agrémenté de la corbeille traditionnelle de bricelets, sans lesquels, à la campagne, pas de collation possible. La restauration de cette jeunesse, pressée de s'amuser, ne durait guère, car, dans cet heureux temps, le mot *anémie* n'était pas encore à la mode; on ne se jetait pas à corps perdu sur la pelouse avec un « ouf! je n'en puis plus! » ou « quelle atroce chaleur! » L'éventail n'était pas encore devenu partie intégrante de la toilette de la jeune fille; la chaussure, était destinée à protéger le pied, plus qu'à l'orner; donc, malgré les trois heures de marche, et la chaleur, vite les jeux! *Cotin Maillard; cavaliers, partez; le vaurien; Jaques, où es-tu?... on les faisait tous et personne ne se sentait las quand notre brave Abram venait annoncer que le goûter était servi.*

Quelles exclamations de surprise à la vue de la longue table dressée sous le grand noyer! Quels rires argentins, quelle confusion, quelles bousculades par ci, par là, jusqu'à ce que chacun fût placé selon son goût ou selon son cœur!

Vous souvient-il, mes amis, et de la nappé écrue exhalant une odeur délicieuse de lessive, et de la grande tarte aux cerises, au sujet de laquelle nous taquinions la tante Fanchette, qui souriait à nos facéties tout en versant le café aromé et fumant; et de ces montagnes de merveilles dorées, qui faisaient déclarer à un orateur imberbe que l'histoire ancienne s'était trompée en n'en nommant que sept! Vous souvient-il enfin du retour? du retour à pied, encore dans le sentier ombreux, devenu tout à fait ombreux! Oh! que peu d'entre nous pourraient encore en parler, car la faux cruelle et impitoyable a bien fait des vides parmi nous; c'est cette pensée qui me fait terminer par une larme, ces pages commencées avec un sourire!...

Le Turc et le Grenadier.

Sous ce titre, Charles Monselet publie, dans le *Don Quichotte*, cette spirituelle boutade, que nous abrégeons dans quelques détails, vu le peu de place dont nous disposons :

« Parmi les boutiques et les enseignes de vieille roche, à Paris, on remarquait, il y a une vingtaine d'années, deux débits de tabac, l'un situé rue de l'Ancienne-Comédie, — l'autre, rue Fontaine. Tous les deux avaient à leur porte une de ces statuettes en bois colorié, haute de deux pieds environ, dont la mode était fort répandue. La statuette du débit de tabac de la rue de l'Ancienne-Comédie représentait un Turc; — celle de la rue Fontaine figurait un Grenadier.

Un acteur, nommé Restout, qui jouait à l'Odéon et demeurait à Montmartre, descendait régulièrement la rue Fontaine, pour arriver, une demi-heure après, dans la rue de l'Ancienne-Comédie. A force de faire ce trajet, il avait fini pas se préoccuper extraordinairement du Grenadier, qui l'attendait chaque matin au port d'arme, comme pour le saluer, et du Turc, dont le regard oblique le suivait jusque sur la place de l'Odéon. Ces deux bonshommes en bois tenaient une place énorme dans sa vie; il en rêvait même éveillé.

Un jour, avant l'heure de la répétition, Restout, qui a plutôt laissé une réputation de mystificateur que de bon comédien, entra dans le débit de tabac de la rue de l'Ancienne-Comédie, lequel était tenu par deux vieilles gens, le mari et la femme. La femme seule se trouvait au comptoir.

— Madame, dit Restout, j'aimerais acheter votre Turc.

— Monsieur plaisante, sans doute.

— Non, madame, je suis fort sérieux.

— Notre Turc n'est pas à vendre, dit-elle.

— Je suis disposé à y mettre le prix que vous feriez, continua Restout.

La marchande le regarda et, appelant son mari qui se chauffait les pieds dans l'arrière-boutique: « Mon ami, lui dit-elle, voilà monsieur qui veut acheter notre Turc.

Et le vieux répondit sèchement: « Nous ne vendons pas notre Turc. »

— J'en offre 150 francs, se hâta de dire Restout.

— Non, non.

— Deux cent cinquante!

A ce chiffre, la femme tourna les yeux vers son mari. Et celui-ci s'adressant à Restout: « Je sais bien, monsieur, que ce prix est au-dessus de la valeur de notre Turc, mais nous y tenons, c'est notre enseigne depuis 40 ans.

— Pourtant, 300 francs... articula Restout.

— Mais enfin, monsieur, s'écria le marchand, pourquoi voulez-vous acheter notre Turc?

— C'est bien simple; je collectionne ce genre de curiosités. J'ai déjà réuni plus de 80 personnages en bois provenant de bureaux de tabac. Votre Turc a sa place marquée dans mon musée.

— Ah! si c'est comme cela... murmura la femme.

— Voyons, 350 francs, dit Restout.

— Enfin, fais ce que tu voudras, dit le vieillard à sa femme, en rentrant dans l'arrière-boutique.

— Ajoutez 100 francs, dit la femme d'un ton dédaigné; c'est notre dernier mot. Et encore est-ce un sacrifice que nous faisons.

Le marché fut conclu, et Restout indiqua un domicile où l'on devait, le lendemain matin, apporter